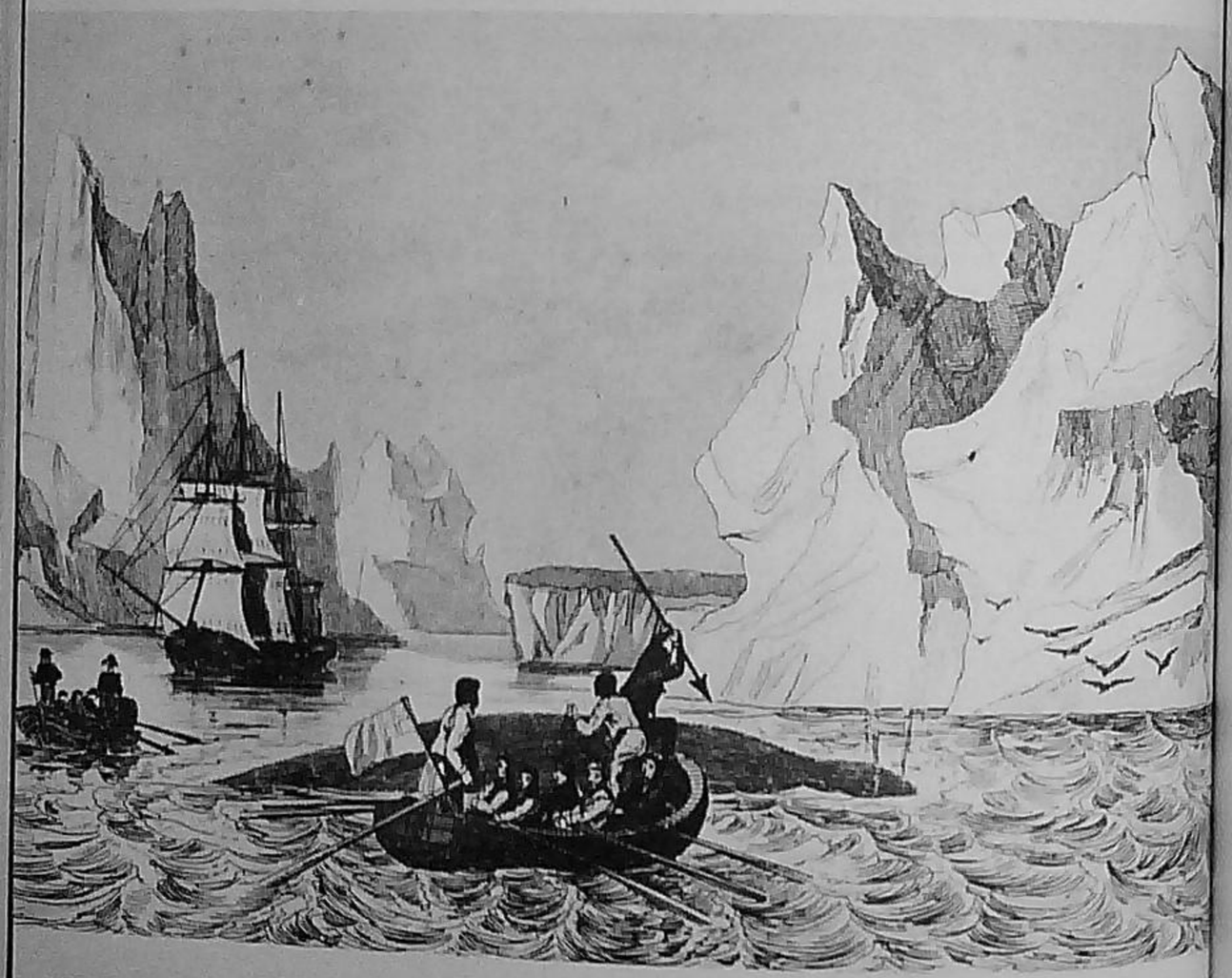
Une scène de chasse à la baleine au Spitzberg. Les glaces polaires n'avaient pas refroidi l'audace des baleiniers hollandais avides de profits faciles. A la fin du XVIIe siècle, la pêche le long des glaces avait remplacé la pêche le long des côtes.
(Roger-Viollet)



La pêche à la baleine au Spitzberg, en 1700

PAR MICHEL VAUCAIRE

Au XVIIe siècle, la pêche des baleines fait la fortune des Hollandais et des équipages anglais et allemands qui rivalisent avec eux, au nord de l'Atlantique. Le Spitzberg est le terrain de pêche favori car les baleines y sont innombrables. La graisse de l'animal attire toutes les convoitises : une fois traitée et purifiée, elle sert à faire des chandelles et du savon. Les fanons ont aussi leur utilité : on les découpe en lanières, on les assouplit, et on en fait des « baleines » destinées à renforcer les corsets des élégantes.
A la fin du siècle, la pêche devient soudain beaucoup moins facile. Le nombre des baleines diminue brusquement, il faut poursuivre les précieux cétacés jusqu'au bord de la banquise et faire courir aux baleiniers le risque de heurter des glaces qui leur sont alors fatales. Michel Vaucaire, auteur d'un ouvrage sur l'*Histoire de la pêche à la baleine *(Payot) décrit ici les caractéristiques et les dangers de la pêche à la baleine, telle qu'elle s'est développée à partir des premières années du XVIIIe siècle.

La pêche de la baleine faisait alors la richesse de la Hollande et tous les voyageurs ou économistes qui, aux XVIIe et XVIIIe siècles, partent de la Hollande ne manquent pas de nous décrire avec envie cette florissante branche de commerce. Les villes allemandes commençaient à rivaliser quelque peu avec les Hollandais, comme l'on peut s'en rendre compte dans les chiffres que donne Zordraeger; elles avaient supplanté Anglais et Français, mais les Hollandais avaient des intérêts, sans aucun doute, dans leurs compagnies, car ils ne firent jamais rien pour les gêner dans leurs campagnes de pêche, chose qui leur eût été facile.

Conservée dans des citernes de pierre

Filips von Zesen, dans sa description de l'État d'Amsterdam, nous raconte comment étaient installés, en 1664, les entrepôts d'huile et fanons de baleine dans cette ville. Ces magasins considérables appartenaient à la Noordsche Companie et étaient situés dans la Kaiser Gracht. La compagnie avait acquis le terrain en 1620 et avait fait édifier aussitôt de vastes magasins. L'huile arrivait en

tonneaux, mais avait besoin d'être purifiée. D'immenses caves où l'huile était conservée dans des citernes de pierre. Il en reste des traces encore aujourd'hui. Certains baleiniers qui pêchaient en haute mer se contentaient de rapporter le lard des baleines prises. On le préparait alors dans ces entrepôts. Les villes allemandes allaient bientôt posséder elles aussi des entrepôts pour les baleiniers. A Hambourg, on en construit un en 1649. On trouve dans l'ouvrage de Conrad von Uffenbach un passage relatif au splendide magasin qui s'élevait à Hambourg au début du XVIIIe siècle près de la porte d'Altona.

Des lois très strictes

Le décret du Parlement des Provinces-Unies qui rendait libre la pêche de la baleine après 1641, allait encore donner un nouvel élan à cette industrie. Des particuliers, des petites compagnies armèrent. Tous n'eurent pas des entrepôts particuliers, mais ils s'arrangeaient souvent à plusieurs. Presque chaque port en eut un. Une vue d'optique, « prospectus » édité à Augsbourg vers 1750, donne la *Vue de la Place au l'église capitale de Saint-George avec l'Hôtel du Balaine à Nördlingue » (sic).*

Dans un excellent livre sur l'histoire du Spitzberg (1) sir M. Conway donne des détails intéressants sur ces entrepôts. (Conway était un des hommes connaissant le mieux l'histoire du Spitzberg dont il fut d'ailleurs un des meilleurs explorateurs.)

L'huile de baleine était descendue à un prix assez bas, à cause du grand nombre de captures de cétacés. Pour éviter le droit de douane de deux pour cent, beaucoup de pêcheurs hollandais allèrent débarquer leur cargaison dans des ports francs, à l'étranger. Le gouvernement des Provinces-Unies prit aussitôt des mesures pour que cette façon d'agir ne pût pas lui causer un préjudice, lequel profiterait à l'étranger. Des ordres très stricts furent donnés. Interdiction absolue de débarquer dans d'autres ports que ceux des Provinces-Unies. Celui qui contrevenait à ces lois était passible de poursuites très sévères. Tout navire partant pour la pêche de la baleine devait laisser une caution de six mille guilders, ce qui était supérieur à la taxe de deux pour cent qu'il aurait à payer au retour. La caution était rendue à ceux qui revenaient selon la loi, mais était confisquée pour ceux qui auraient débarqué même une partie de la cargaison dans un autre pays.

Les baleines devinrent rares

La grande affluence de baleines au sud et sur la côte sud-ouest du Spitzberg commença très brusquement à décroître. Au début du XVIIIe siècle les pêcheurs se portèrent à la baie du Nord, mais là aussi les baleines devinrent rares. Les compagnies prirent peur. Est-ce que la pêche de la baleine, que l'on croyait éternelle, allait disparaître sans espoir. On se souvint des croyances qui attribuaient aux baleines des âges fantastiques. On en avait trop pêché et elles n'avaient pas eu le temps de se reproduire. Mais les rapports de quelques hommes de foi envoyés sur place pour enquêter amenèrent la conclusion suivante : les baleines devenaient craintives, quittaient les baies et les côtes, remontaient vers le nord et se réfugiaient près des glaces.

La pêche allait devenir plus difficile et il allait falloir changer les méthodes de harponnage. On allait perdre des baleines.

On démolit les fourneaux de Smeerenburg et l'on se décida d'abandonner complètement ce village naguère si prospère.

L'île Jean Mayen fut abandonnée au début du XVIIIe siècle.

(1) *No man's land*, Cambridge, 1906.

La pêche le long des glaces commence

Pendant quelques années il y eut une sorte de relâchement, mais les rapports indiquant que près des glaces il y avait de nombreuses baleines décidèrent les compagnies à reprendre leur industrie. On utilisa d'abord de vieux navires, puis on en construisit de très solides. On peut dire que la pêche le long des glaces commença vers 1660, mais elle n'était alors qu'occasionnelle. Au début du XVIIIe siècle, elle avait remplacé la pêche près des côtes.

Des négociants s'unirent alors pour armer pour la pêche près des glaces. Les profits devaient être partagés proportionnellement aux mises. Un *Teneur du Livre* fut chargé de ce partage. Il touchait quatre-vingts florins pour chaque navire expédié.

Les préparatifs se commencent en automne. Au printemps tout doit être prêt.

« Les navires pêcheurs ont ordinairement de cent à cent dix-huit pieds de long; on les double de la poupe à la proue d'un bordage de chêne; ils sont aussi doublés des deux côtés jusqu'à l'arrière à fleur d'eau; sans cette précaution ils ne pourraient résister aux chocs des glaces : chaque navire est pourvu d'un nombre de chaloupes proportionné à sa grandeur. Un vaisseau de cent dix-huit pieds de long doit avoir trente pieds de largeur et douze à douze et demi de profondeur; le tillac à sept pieds et demi de hauteur. On y met cinquante hommes d'équipage et on lui donne sept canots. »

C'était lorsque l'on parvenait entre les 60e et 65e degrés nord que l'on commençait à aiguiser les harpons et les lances, à tout préparer à bord.

On trouve dans B. de Reste une assez bonne description du harponnage, je crois utile de la donner ici, car elle décrit la façon dont agissaient les Hollandais de cette époque. Cela n'a que peu varié depuis les Basques jusqu'à la deuxième partie du XIXe siècle. Les seuls changements résidèrent dans la forme du harpon et dans celle du manche.

Debout sur la chaloupe le harpon à la main

Voici ce que dit B. de Reste :

« Le harponneur debout à la queue de la chaloupe tient le harpon de la main droite et la ligne de la main gauche; dans cette attitude il lance le harpon sur la baleine. Il évite la tête très osseuse de celle-ci. La baleine se sentant blessée se met à fuir. On largue rapidement la ligne, faute de quoi la chaloupe serait coulée. Les matelots mettent le plus grand soin à ce que la ligne ne s'accroche nulle part, on la mouille continuellement pour que le frottement ne l'enflamme pas. Avant d'être fatiguée, la baleine file souvent les cinq premières lignes dont la chaloupe est pourvue.

Les autres chaloupes sont prêtes à intervenir. La première qui peut s'approcher de celle qui a harponné attache ses lignes à celles que la baleine emporte.

Généralement chaque chaloupe a deux lignes de réserve. Elle ne les met que si son harponneur s'aperçoit que le secours n'arrive pas.

L'animal blessé est contraint de remonter de temps en temps à fleur d'eau; il fait des efforts pour se dégager du harpon. Quand il remonte, les chaloupes font leur possible pour s'approcher de lui. On lui lance par-

fois un second harpon, et l'un des matelots armé d'une longue lance essaie de lui percer le poumon.

Lorsque la corde n'est plus tendue et que l'on juge que la baleine est morte, on se hâte de retirer la ligne et de passer une corde autour de la queue pour amarrer le cétacé. On ne le tire pas par la gueule comme cela se voit sur certaines gravures anciennes, mais bien par la queue. La gueule se remplirait d'eau et causerait de la résistance. La baleine morte doit se tirer immédiatement pour qu'elle ne se gonfle pas d'eau et n'enfonce. (Elle ne remonterait plus alors que lorsque les intestins étant pourris le ventre se crève.)

Quand la baleine est allée mourir sous la glace, on fait approcher le navire qui prend la ligne; on fixe celle-ci à un cabestan. Si la résistance est trop grande, on fait force de voile dans la direction opposée à la baleine. »

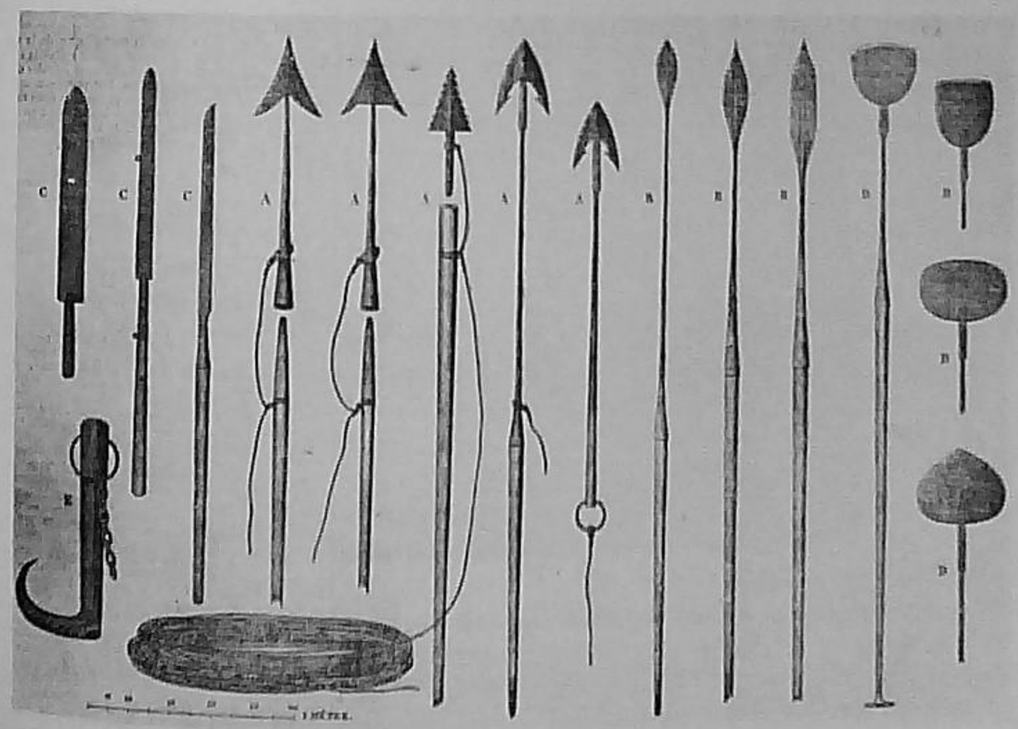
Emporté sur le dos d'une baleine

Il arrivait parfois que le harponnage n'allait pas sans incidents. Voici une petite histoire racontée par B. de Reste et qui peut donner une idée des dangers que présentait cette partie de la pêche. Cet épisode se passa pendant une campagne de pêche du navire hollandais *Gort-Modlen :*

« Ce vaisseau était à l'ancre au Groenland en 1660; il avait pris sept poissons. Le capitaine aperçut une baleine à l'avant de son navire et la signala à son équipage; ce capitaine se jette immédiatement dans une chaloupe, et il est le premier qui approche la baleine; il est même assez heureux pour la harponner avant l'arrivée de la seconde chaloupe. Jacques Vienkes, qui la commandait, arrive un moment après et se prépare à porter le second coup au poisson quand il remonterait; au moment de l'ascension du poisson la chaloupe de Vienkes se trouva malheureusement sur sa direction perpendiculaire; la chaloupe fut si subitement et si rudement enlevée d'un coup de tête de la baleine qu'elle fut brisée en éclats avant que le harponneur pût décocher son coup; Vienkes vola avec les pièces de la chaloupe et retomba sur le dos de l'animal; cet intrépide marin, qui n'avait pas abandonné son arme, harponna la baleine qui l'emportait et au moyen du harpon et de la ligne qu'il n'abandonna jamais, il se tint ferme sur le poisson sans être déconcerté par sa cruelle position, malgré même une blessure considérable qu'il s'était faite à la jambe en retombant avec les éclats de la chaloupe. Tous les efforts des autres chaloupes pour joindre la baleine et délivrer le harponneur furent inutiles; le capitaine ne voyant plus aucun moyen de délivrer son malheureux compagnon lui cria de couper la ligne avec son couteau et de se mettre à la nage. Vienkes essaya inutilement de suivre ce conseil, tout désespéré qu'il était; le couteau s'étant mis en travers de la poche de son caleçon, pouvant à peine se servir d'une main, il ne put l'en arracher; ses camarades désespéraient de sa vie, le harpon qu'il tenait se dégagea enfin du corps de la baleine; Vienkes ne perdit pas de temps et, profitant de ce hasard, il se met à la nage et tâche de gagner les chaloupes qui continuaient la poursuite de la baleine et qui ne le perdaient pas de vue; on l'aperçut donc bientôt fendant les ondes, on redoubla d'activité, on l'atteignit enfin et ce malheureux harponneur fut sauvé par une sorte de miracle. »

Michel VAUCAIRE ■

L'attaque d'une baleine par un équipage de baleiniers. Sous le choc de la douleur provoqué par le premier harpon, l'animal se débattait avec violence. Le plus souvent, il cherchait à s'enfuir en sondant et entraînait derrière lui la pirogue et la ligne. (Roger Viollet)



Les différents instruments nécessaires pour la pêche à la baleine : les harpons servaient à piquer l'animal, les lances à le tuer, les couteaux, les pelles tranchantes et les crocs à le dépecer. (Roger-Viollet)